

# LA GUERRE ILLUSTRÉE

(Du 24 octobre au 30 octobre: 16 pages de texte et de photographies)

CINQUIÈME ANNÉE. — N° 1447.

LE NUMÉRO QUOTIDIEN : 10 CENT. — ÉTRANGER : 20 CENT.

Dimanche 1<sup>er</sup> novembre 1914.

# EXCELSIOR

Journal Illustré Quotidien

ABONNEMENTS (du 1<sup>er</sup> ou du 16 de chaque mois)  
France: Un An: 35 fr. - 6 Mois: 18 fr. - 3 Mois: 10 fr.  
Étranger: Un An: 70 fr. - 6 Mois: 36 fr. - 3 Mois: 20 fr.  
On s'abonne sans frais dans tous les bureaux de poste.

« Le plus court croquis m'en dit plus long qu'un long rapport. » (NAPOLEON)

Informations - Littérature - Sciences - Arts - Sports - Théâtres - Éléances

Adresses toute la correspondance  
à L'ADMINISTRATEUR D'Excelsior  
88, avenue des Champs-Élysées, PARIS  
Téléph. : WAGRAM 57-44, 57-45  
Adresse télégraphique : EXCEL-PARIS

## APRÈS LA BATAILLE — LES TRANCHÉES ALLEMANDES



Depuis plusieurs jours, l'offensive de nos armées dans le Nord de la France et en Belgique a été sur tous les points couronnée de succès. Les Allemands, en effet, ont dû se replier, et, attaqués jusque dans leurs tranchées par nos vaillantes troupes, ils ont abandonné leurs blessés et leurs morts. Voici, après la bataille, des cadavres de fantassins prussiens trouvés dans leurs retranchements.

# La journée

du 31 Octobre

**Les alliés ont progressé à l'est d'Ypres, dans les régions de Chaulnes et de Souain et en aval de Soissons.**

**L'attaque générale par mer et par terre contre Tsing-Tao a commencé.**

**L'Académie des Sciences Morales et Politiques a rédigé une protestation contre les actes du gouvernement allemand.**

**L'ambassadeur de Russie, appuyé par les représentants de la France et de l'Angleterre, a exigé de la Turquie des excuses à la suite des incidents de la mer Noire.**

## La situation militaire

Les détails qui nous arrivent sur la bataille de l'Yser nous prouvent que les communiqués n'exagèrent pas en parlant d'actions très violentes dans le Nord. Les Allemands se sont jetés à corps perdus sur les troupes anglaises et belges qu'ils comptaient broyer. On ne peut qu'admirer l'héroïsme de nos alliés dans cette lutte qui semblait inégale.

L'armée belge, si réduite qu'elle soit, a montré qu'elle était encore capable non seulement de résister défensivement, mais aussi de contre-attaquer avec une vigueur qui ne se dément pas. Le roi Albert prendra désormais sa place parmi les chefs d'armée. Quant aux Anglais, notre admiration pour eux n'a d'égale que notre reconnaissance.

Les troupes de l'Inde ont fait leur apparition sur le champ de bataille, et il paraît que les Allemands n'ont pas tenu longtemps devant leur fougue irrésistible. Il y a déjà plusieurs semaines que ces troupes ont commencé leur débarquement en France et excitent l'admiration partout où elles passent. Qui eût jamais pensé qu'on verrait dans nos plaines du Nord les Gourkas, les Sikhs, ces magnifiques indigènes des Indes dont l'origine remonte à notre grand Duplex? On annonce l'arrivée d'un corps d'armée canadien et de contingents australiens. L'empire britannique tout entier marche contre l'Allemagne.

On comprend l'exaspération des Allemands contre cette force anglaise qu'ils avaient cru d'abord devoir rester hors du conflit et qu'ils ont ensuite accablée de sarcasmes.

Le kaiser a confié aux Bavarois la tâche de battre à eux seuls les troupes anglaises, et sans nul doute, le grand état-major allemand, estimait que l'Angleterre ne pourrait renforcer les cent mille hommes qu'elle avait pu fournir au début de la guerre. Or, à l'appel du gouvernement, les volontaires ont afflué, les Irlandais, eux-mêmes, ont suspendu leurs querelles, les comtes anglais se sont transformés en camps d'instruction; dans quelques semaines l'Angleterre disposera de plus de 500.000 hommes instruits.

Les Allemands commencent donc à se rendre compte qu'ils ne peuvent plus faire fonds sur l'épuisement des alliés; au contraire, ce sont des forces nouvelles exaltées par les succès incontestables de ces dernières journées qui vont entrer en ligne et délivrer les territoires envahis, en attendant le recul des barbares sur le Rhin.

Certes, avant que nous arrivions à la rive gauche du Rhin, il y aura bien des combats à livrer; les Allemands ne lâcheront la Belgique qu'à la dernière extrémité, ils organiseront de nouvelles lignes de défense sur la frontière même, de Maubeuge à Metz; ils dépenseront, nous en sommes convaincus, jusqu'à leur dernier homme et leur dernier obus.

Mais, enfin, les échecs qu'ils ont subis dans cette dernière quinzaine prouvent que leur force offensive, sur laquelle reposait toute leur certitude de vaincre, est bien amoindrie. Et ce n'est pas seulement de notre côté où, en somme, persiste encore un certain équilibre des adversaires sur l'immense ligne de bataille; mais, en Pologne, la défaite allemande s'affirme de plus en plus, et il est probable qu'avant peu, sur les deux théâtres de guerre, les reculs seront simultanés.

Le peuple allemand ignore encore les cruelles désillusions qui lui sont réservées. Sur la foi des *Herr Professor* et des bulletins officiels, il croit encore à la victoire finale tout en s'étonnant, sans doute, que Paris n'ait pas encore été bombardé; mais déjà les déceptions assaillent le grand état-major allemand et les hommes politiques.

Ils avaient si bien préparé leur instrument de guerre qu'ils ne doutaient pas qu'à l'heure

qu'ils avaient choisie la France, surprise, serait rapidement mise hors de combat. Mais, dans l'enivrement de leur haute culture, ils ont méconnu qu'il y avait encore une conscience européenne, que l'Europe ne se laisserait pas dominer par une nouvelle et tyrannique hégémonie et que la victoire ne dépend pas seulement des gros canons.

Général X...

Demain, 2 novembre, "Excelsior" sur 12 pages reprendra ses

### PAGES SPORTIVES ILLUSTRÉES

qui avaient eu tant de succès avant la guerre. Le mouvement sportif, au cours des dernières années, a préparé et mis au service de la patrie les admirables soldats qui se couvrent de gloire aujourd'hui. La renaissance des sports en pleine bataille a pour objet, comme l'exposait notre éminent collaborateur, le baron Pierre de Coubertin, de développer la force physique et l'élan des jeunes gens qui vont bientôt prendre la place de leurs aînés. Excelsior se fera l'interprète fidèle et dévoué des personnalités et des grandes associations sportives qui ne séparent pas dans leur noble effort

Les Sports et la Défense nationale

## Ephémérides de la guerre

DU 24 AU 30 OCTOBRE

### SAMEDI 24 OCTOBRE

Si les Allemands ont progressé près de Dixmude et de La Bassée, les alliés ont avancé à Nieuport, Langemarck, et entre Armentières et Lille.

Sur l'Yser, les pertes allemandes sont considérables.

Depuis la mer jusqu'au sud d'Arras, de violentes attaques ont été repoussées.

A l'ouest de l'Argonne, nos troupes ont emporté le village de Metzicourt, commandant les routes conduisant de Varennes à la vallée de l'Aisne.

En Pologne, la retraite des Allemands s'accroît au sud de Varsovie. Les Russes ont fait de nombreux prisonniers.

### DIMANCHE 25 OCTOBRE

La bataille est très violente entre Nieuport et la Lys. Des forces allemandes ont pu franchir l'Yser entre Nieuport et Dixmude.

A l'ouest et au sud de Lille, l'ennemi a été repoussé.

En Woëvre, notre artillerie lourde tient sous son feu la route principale allant à Saint-Mihiel.

En Argonne, un régiment d'infanterie allemande a été anéanti.

Un croiseur allemand a été coulé par un croiseur anglais au large de la Hollande.

Sur Varsovie, des avions allemands ont jeté des bombes. De nombreux civils blessés.

Aux environs de Sarajevo, une violente bataille a mis aux prises, pendant trois jours, les Autrichiens contre les Serbo-Monténégrins.

### LUNDI 26 OCTOBRE

Sur la ligne Nieuport-Dixmude, notre front a été maintenu. Les forces allemandes qui avaient franchi l'Yser n'ont pu progresser.

En Belgique, les Allemands ont violemment bombardé Nieuport.

Entre la Bassée et la Somme, l'ennemi a été repoussé partout.

En Pologne, les Russes refoulent les troupes austro-allemandes en leur infligeant de sérieuses pertes.

L'Institut de France, dans sa séance solennelle, a flétri le rêve allemand et rendu hommage à la bravoure de nos soldats.

### MARDI 27 OCTOBRE

A l'est de Nancy, l'ennemi est rejeté au delà de la frontière.

Entre l'embouchure de l'Yser et la région de Lens, la lutte est toujours particulièrement vive.

Nous avons progressé dans cette partie du front et dans la région entre Ypres et Roulers.

A l'est de Nancy et près de Berry-en-Bac, notre artillerie a détruit plusieurs batteries ennemies.

En Galicie, l'offensive s'accroît.

Dans la Manche, un paquebot français, l'*Amiral-Gauteaume*, a touché une mine. Trente passagers ont péri, l'*Amiral-Gauteaume* a pu gagner la côte.

### MERCREDI 28 OCTOBRE

Entre Nieuport et Arras, les attaques ont été moins violentes. Nous continuons à progresser au nord et à l'est d'Ypres.

Sur la rive droite de l'Aisne, les Allemands ont été repoussés.

En Woëvre, nos troupes progressent dans les bois entre Apremont et Saint-Mihiel.

En Belgique, échec dans la région de Dixmude. Les grandes pertes allemandes dans le Nord sont confirmées.

En Galicie et au nord de Varsovie, les Russes avancent après avoir infligé de grosses pertes aux Allemands.

En Prusse orientale, des tentatives partielles de contre-offensive allemande ont échoué.

### JEUDI 29 OCTOBRE

Nos troupes progressent sur plusieurs points, en particulier autour d'Ypres et au sud d'Arras.

Entre l'Aisne et l'Argonne, nous nous sommes emparés de quelques tranchées ennemies. De nouvelles attaques allemandes ont échoué.

Dans la forêt d'Apremont, nous avons également avancé.

Au nord de la Vistule, les forces austro-allemandes sont en retraite devant l'armée russe.

L'Académie française a rédigé une protestation contre les actes d'inutile barbarie commis par les Allemands.

Le président de la République, parti la veille de Bordeaux, s'arrête à Paris avant d'aller de nouveau visiter nos armées.

### VENDREDI 30 OCTOBRE

Nous avons progressé à peu près partout, notamment entre Arras et Albert, en aval de Soissons et au nord de Verdun.

A l'extrême-gauche, les inondations provoquées par l'armée belge dans la vallée inférieure de l'Yser ont contraint l'ennemi à se replier.

Au nord-est et à l'est d'Ypres, nos troupes continuent leur mouvement en avant.

Au nord de la Bassée, les troupes britanniques ont repris énergiquement et avec succès l'offensive.

Près de Malacca, le croiseur allemand *Emden*, naviguant sous pavillon russe, a coulé le croiseur russe *Jemtchoug* et le contre-torpilleur français *Mousquet*.

Dans la mer Noire, des croiseurs turcs ont tiré sur une canonnière russe qu'ils ont coulée, et sur le paquebot français *Portugal*, dont deux passagers ont été tués.

## La reine Amélie de Portugal visite les hôpitaux de la Croix-Rouge

La reine Amélie de Portugal est à Paris depuis trois jours. Dès le début des hostilités, elle s'était enrôlée dans la Croix-Rouge anglaise. Elle a été chargée officiellement par le gouvernement anglais de visiter les hôpitaux que cette société a installés en France. Mais la reine Amélie n'a pas voulu ne visiter que des hôpitaux anglais; elle a tenu à voir aussi des hôpitaux français.

Accompagnée par la comtesse d'Haussonville, présidente du comité des dames de la Société de Secours aux Blessés militaires, et par l'amiral Pouchard, vice-président, elle a visité l'hôpital qui a été installé par le syndicat de la couture parisienne à l'Elysée Palace, l'hôpital-école de la société, situé square des Peupliers, et elle a terminé sa journée en se rendant à Conflans, où un hôpital a été installé dans les locaux du séminaire. La reine Amélie a admiré la parfaite installation de ces trois hôpitaux. Elle s'est arrêtée au chevet de tous les blessés, trouvant pour chacun des paroles réconfortantes qu'elle tirait de son cœur de Française. La reine Amélie de Portugal a toujours continué à aimer passionnément sa patrie d'origine et, dans les circonstances que nous traversons, elle a tenu à témoigner à ceux qui combattent pour elle son ardente sympathie.

## La peur des Indiens

LONDRES, 31 octobre. — On mande de Copenhague, 29 octobre, au *Daily Mail* :

D'après une information de Berlin, la défaite que les Indiens ont infligée aux troupes allemandes a produit une impression très déprimante en Allemagne. Les Allemands constatent que les Indiens sont, homme pour homme, bien plus robustes et plus agiles que les Européens, et que, par suite, les Allemands ne peuvent espérer triompher d'eux dans un corps à corps.

## Notre Numéro de la Toussaint

Ce numéro est complètement indépendant de notre supplément hors série de la Toussaint consacré à nos morts, que nos lecteurs trouveront chez tous nos dépositaires.

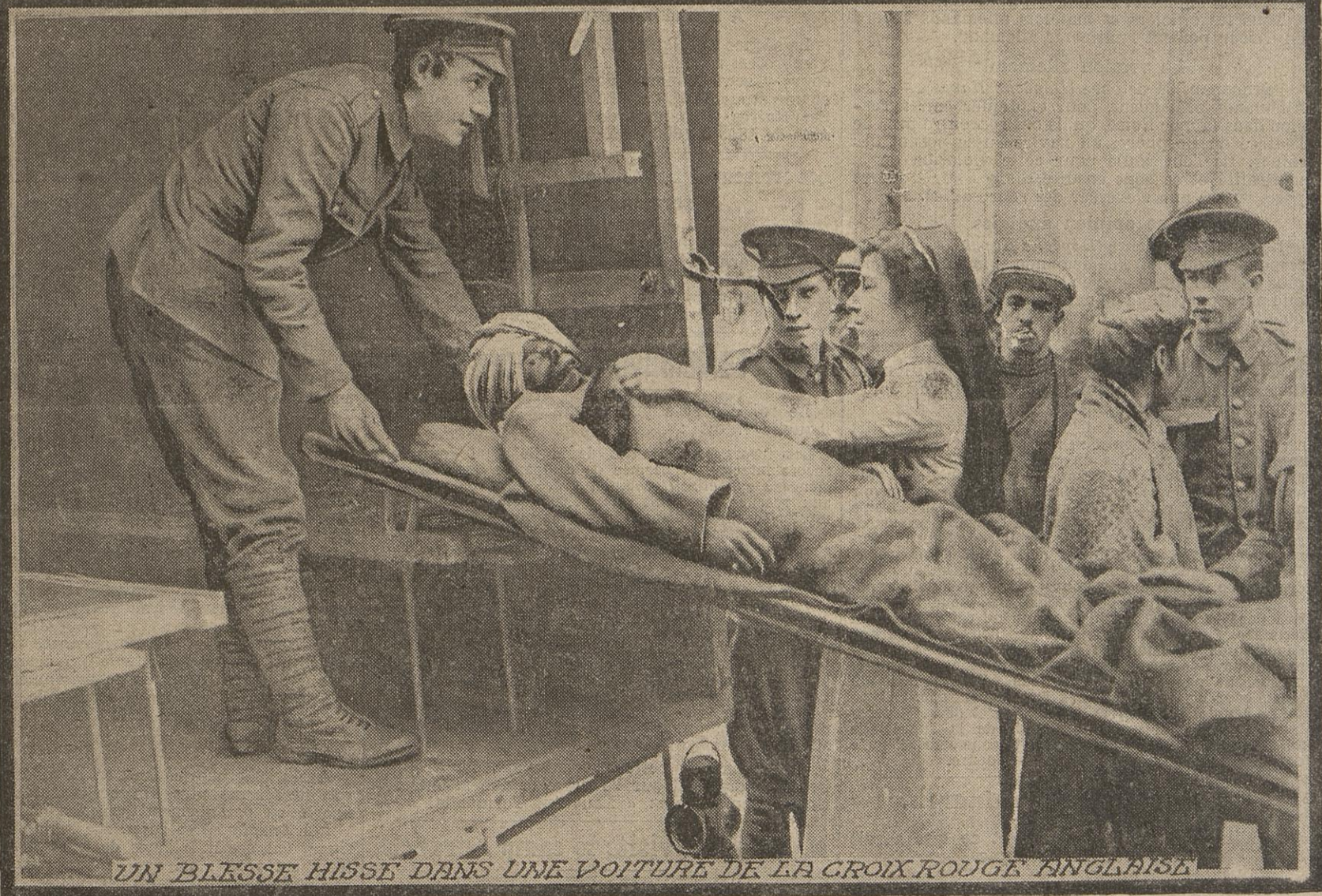
Ce supplément de 16 pages, actuellement en vente, est imprimé en deux couleurs. D'éloquentes photographies accompagnent le texte signé d'académiciens illustres : MM. Emile Boutroux, Denys Cochin, Frédéric Masson, Henri de Régner. L'éminent compositeur Xavier Leroux y a ajouté une page musicale d'une expression pénétrante commentant la belle strophe de Victor Hugo : « Ceux qui pieusement sont morts pour la patrie. » Il restera l'un des plus précieux numéros de la *Guerre Illustrée* et complètera, dans la collection d'*Excelsior*, la documentation illustrée la plus complète sur la campagne de 1914.

Nous l'enverrons directement contre un timbre de 0 fr. 10 à ceux de nos lecteurs qui n'auraient pu se le procurer chez certains dépositaires.

## LES INDIENS SUR LE FRONT



OFFICIERS ANGLAIS SUIVANT SUR LA CARTE  
AVEC LES INDIENS LA MARCHÉ DES OPERATIONS



UN BLESSE HISSE DANS UNE VOITURE DE LA CROIX ROUGE ANGLAISE

Nos braves turcos, on le sait, firent fuir les Allemands. Les Indiens, qui récemment combattirent dans nos rangs, précipitèrent la retraite de l'ennemi. Nos alliés, en effet, dont l'intrépidité et le courage étaient déjà bien connus, semblent s'être surpassés lorsqu'ils se trouvèrent en face des Prussiens. Leurs cris de guerre et leur impétuosité provoquèrent bien souvent la panique dans les rangs allemands, qui furent vite éclaircis et presque anéantis.

## La Russie exige des excuses de la Turquie

BORDEAUX, 31 octobre. — Dès qu'il eut été informé de la triple agression turco-allemande, commise jeudi dans la mer Noire, contre Odessa, Théodosie et Novorossisk, le gouvernement russe a donné mandat à son ambassadeur à Constantinople d'obtenir immédiatement du gouvernement turc des excuses et des regrets et, comme première satisfaction, le renvoi de tous les officiers allemands employés dans l'armée et la marine ottomanes.

L'ambassadeur de Russie, à défaut de ces satisfactions devra demander ses passeports. Cette démarche sera appuyée par les représentants de la France et de l'Angleterre à Constantinople. On a la certitude que les trois navires qui ont coulé une canonnière russe et bombardé le Portugal à Odessa puis lancé des bombes sur Théodosie et Novorossisk sont les croiseurs allemands *Göben* et *Breslau*, maquillés par une vente fictive en croiseurs turcs, et montés par des officiers allemands, et le croiseur *Hamidieh*, l'ancien *Brandebourg*. Ils étaient escortés par quatre torpilleurs.

Jusqu'à présent, la Turquie sans dégager complètement sa responsabilité dans les attentats de la mer Noire ne l'a cependant pas encore assumée. (Le Temps.)

### C'étaient le « Göben » et le « Breslau » qui opéraient

BORDEAUX, 31 octobre (Dépêche Havas). — On mande de Pétrograd que la triple agression qui s'est produite jeudi dans la mer Noire a été commise par les croiseurs allemands *Göben* et *Breslau*, dont on n'a pas oublié les exploits dans la Méditerranée, et le croiseur *Hamidieh*, acheté il y a deux ans par la Turquie à l'Allemagne et qui s'appelait alors *Brandebourg*. Tous les trois étaient escortés par quatre contre-torpilleurs ayant à bord des officiers allemands.

### Mille officiers allemands en Turquie

LONDRES, 31 octobre (Dépêche Havas). — On télégraphie de Pétrograd au *Times* qu'il y a actuellement en Turquie mille officiers allemands. Le commandant des Dardanelles est un Allemand. Les troupes ottomanes sont sous le commandement du général allemand Liman von Sanders.

Tous les officiers et matelots allemands à bord du *Göben* portent l'uniforme allemand.

### La version allemande

PÉTROGRAD, 31 octobre (Dépêche Havas). — Les Allemands prétendent, pour expliquer leur agression dans la mer Noire, qu'ils ont rencontré près de l'entrée du Bosphore, un navire russe posant des mines. Ils l'ont coulé pour cette violation de la neutralité et se sont ensuite dirigés sur d'autres ports russes afin d'exercer des représailles.

### Une opinion anglaise

LONDRES, 31 octobre (Dépêche Havas). — Le correspondant du *Times* se demande si la Turquie sera plus utile à l'Allemagne en prenant part à la guerre que par son attitude de neutralité hostile aux alliés qu'elle a observée depuis le début de la guerre.

Quoi qu'il en soit, ajoute le *Times*, en se joignant à nos ennemis, en attaquant les alliés et en se montrant le gardien infidèle de la grande position de Constantinople, la Turquie a perdu tout droit à notre appui. Le *Times* ajoute :

La Grande-Bretagne a déjà fait tous les préparatifs nécessaires en prévision d'un mouvement de la Turquie en Egypte, sur les rives du canal de Suez et dans la péninsule du Sinaï. La Grèce aussi est prête, et plus que prête, ainsi que la Turquie pourra s'en apercevoir à bref délai. En s'abandonnant de manière irréfléchie aux instigations de l'Allemagne, la Turquie prononcerait sa propre condamnation. L'empire ottoman d'Europe n'existerait bientôt plus qu'à l'état de souvenir. Du moment que les Turcs ont décidé eux-mêmes leur destruction, nous ne regrettons pas de les voir apparaître dans les rangs des combattants. Leur intervention dans la guerre signifie que, quand cette lutte sera terminée, l'Europe sera délivrée des deux facteurs qui, depuis plus de cinquante ans, constitueront la principale menace pour la paix. Nous nous débarrasserons du militarisme prussien et nous nous débarrasserons du même coup de la présence des Turcs en Europe.

Les peuples de la Syrie, de l'Arabie et de la Mésopotamie seront, eux aussi, affranchis de la suprématie flétrissante des Turcs; et la race ottomane sera reléguée dans les vallées obscures de l'Asie-Mineure.

### S'ils avaient pu vaincre...

Ce qu'ils nous auraient pris et ce que serait devenue la Belgique.

STOCKHOLM, 31 octobre. — Le *Journal maritime*, de Göteborg, publie une lettre de Berlin, qui est très commentée en Suède :

« L'Allemagne, écrit l'auteur, ne veut pas de nouveaux territoires français, sauf dans la région de Briey, à cause des mines de fer.

Quant à la Belgique, est-il dit dans cette lettre, l'opinion allemande s'oppose fort à ce qu'elle redevienne libre. »

## L'Académie des Sciences Morales et Politiques flétrit le gouvernement allemand

M. Ribot, ministre des Finances, assistait, hier, à la séance de l'Académie des Sciences Morales et Politiques. M. Bergson, président, le salua en ces termes :

Mes chers confrères,

Je suis sûr d'être votre interprète à tous en exprimant à M. Ribot la vive joie que nous éprouvons à le revoir parmi nous. Profitons de l'occasion, puisqu'elle ne s'est pas encore offerte, pour le féliciter et le remercier d'avoir, à une heure grave, accepté de faire partie du gouvernement de notre pays.

M. Ribot se déclara très touché des paroles du président et de la sympathie de ses confrères.

Si j'ai manqué, ajouta-t-il, dans ces derniers temps, à mes devoirs de vice-président de l'Académie des Sciences Morales et Politiques, c'était pour m'acquitter de mes devoirs envers le pays. Je suis heureux de pouvoir apporter aujourd'hui à mes confrères une impression de confiance entière puisée dans les entretiens que je viens d'avoir à Paris et dans les nouvelles réconfortantes que le gouvernement a reçu des armées.

M. Raphaël-Georges Lévy donna ensuite lecture d'une communication sur les finances russes. Il montra combien la guerre avait peu d'influence sur la vie économique de l'empire qui se poursuit dans les conditions les plus normales.

Puis l'Académie se réunit en comité secret et vota, à l'unanimité, la protestation suivante :

*L'Académie des Sciences Morales et Politiques, vouée plus particulièrement à l'étude des questions juridiques, psychologiques, morales et sociales, rappelle la protestation portée devant elle par son président, dès le 8 août, ainsi que la déclaration insérée sur sa demande dans le mémoire lu par un de ses membres, M. Louis Renault, le 26 octobre, à la séance des cinq Académies.*

*Elle affirme de nouveau qu'elle croit accomplir un devoir de sa fonction en signalant dans les actes du gouvernement allemand, dans son mépris de toute justice et de toute vérité, une régression à l'état barbare. De nouveau, elle flétrit la violation des traités et les attentats de tous genres contre le droit des gens commis depuis la déclaration de la guerre par le gouvernement impérial allemand et par les armées allemandes.*

### A l'Académie des Beaux-Arts

La séance publique qui devait avoir lieu le 7 novembre est reportée au 14 du même mois. Un discours y sera prononcé par M. Bernier, président, et une étude de M. Ch.-M. Widor y sera lue sur « les Secrétaires perpétuels de l'Académie des Beaux-Arts de 1803 à 1903 ».

### Les croiseurs « Scharnhorst » et « Gneisenau » seraient capturés

LONDRES, 31 octobre. — On télégraphie de Sydney au *Morning Post* :

Le bruit circule avec persistance que les croiseurs allemands *Scharnhorst* et *Gneisenau* ont été capturés par suite du manque de charbon.

### Une proclamation du roi des Belges

Le roi Albert a publié une proclamation dans laquelle il dit :

Les forces combattantes de la Belgique demeurent encore intactes, et l'armée de campagne peut être ramenée à son effectif complet grâce aux volontaires et aux recrues. Le bruit que 30.000 soldats belges ont mystérieusement disparu est sans fondement.

Les Allemands n'ont fait à Anvers que peu de prisonniers. 30.000 soldats sont internés en Hollande. Tous les autres continuent à défendre avec acharnement cette partie de la Belgique actuellement inoccupée.

La proclamation contient également une réponse à la déclaration que « l'armée belge a fait assez ».

Soldats, nos villes sont brûlées, nos foyers détruits, le deuil plane sur notre patrie aimée. Mais des choses plus cruelles encore attendent nos compatriotes si vous ne les délivrez pas de l'envahisseur.

C'est pour vous un devoir impérieux. Vous pouvez délivrer notre patrie avec le concours de nos braves alliés.

En réponse à cette proclamation, les troupes belges chargèrent sur l'Yser avec une ardeur redoublée en criant : « Louvain ! Termonde ! »

### M. Poincaré visite le camp retranché

Le président de la République, accompagné du général Gallieni et du général Duparge, a quitté l'Elysée hier matin, à 7 h. 30, pour visiter de nouveau plusieurs secteurs du camp retranché et examiner les travaux de défense.

Il a vu à l'œuvre de nombreux territoriaux, qu'il a félicités de leur zèle et de leur parfaite discipline.

Il a également salué, sur le champ de bataille de la farne, beaucoup de tombes de soldats.

## Échos

Auguste.

Ils fusillent des statues ; ils ont bombardé un calvaire. Mieux : ils ont scié le pied d'une croix, et le grand Christ git dans la boue, les bras étendus !

Cependant, le sinistre malade, chef des gredins, dit dans sa proclamation aux Polonais :

— Dieu est avec moi et aussi la sainte Vierge !

Le fils vaut le père et les deux font la paire. Ecœurés, les Anglais n'écrivent plus le mot « Crownprinz », correspondant dans leur langue à « kronprinz », qu'on substituait un L à l'R de la première syllabe : clownprinz.

Ils ne sont pas augustes dans le sens de grand. Des Augustes de cirque qui jouent une farce sinistre, voilà tout.

### Les piétons piétent trop.

Depuis que la porte Maillot est hérissée d'ouvrages militaires, l'entrée ou la sortie de la Ville, du moins pour les piétons, est devenue fort difficile. De part et d'autre d'une étroite issue, ils n'ont plus à leur disposition que quelques centimètres de trottoir.

Quant à la chaussée, elle appartient aux automobiles militaires et civiles dont l'allure devient de plus en plus désordonnée. Et l'on assiste à ce spectacle pitoyable d'une humanité blême de terreur, couvrant de-ci de-là, sous la menace grondante des véhicules mécaniques. Ainsi, dans les chaumes, s'éparpillent, éperdues, devant le chasseur, les compagnies de perdreaux.

Or, un imposant contingent de gardiens de la paix assiste, impassible, à ce « piétinement » humain. Par surcroît, de nombreuses dames, en l'absence de leurs maris, les ont volontiers remplacés au volant. L'autre danger ! C'est peut-être le plus terrible.

### Pour les stratèges au petit pied.

Un de nos sergents, après avoir conté avec verve la vie dans la tranchée, termine sa lettre par cette phrase typique :

— Vous pourriez m'envoyer des nouvelles sur cette guerre, car nous n'en avons aucune.

— Mais qui pourrait donner des nouvelles de la guerre ? On a vu des ministres demander des détails à de simples particuliers ! Le seul général Joffre possède la vision qui nous manque, et sans doute vaut-il mieux qu'il en soit ainsi.

Il faut en excepter naturellement les gens nombreux qui ont le bonheur de connaître un huissier du ministère de la Guerre. Ceux-là, de tout temps, furent parfaitement renseignés. Ils l'étaient déjà à l'époque où les Mercenaires empêchaient les Carthaginois de dormir. Vous connaissez la phrase de Flaubert : « Il n'était si mince goujat qui ne redressât les plans d'Hamilear. »

### La Victoire s'affirme.

L'avant-dernière nuit, à Neuilly et avenue de la Grande-Armée, les colonnes Morris se sont habillées de papier tricolore. Elles sont désormais exclusivement réservées à l'affichage militaire et administratif.

La première affiche est administrative. Le préfet de la Seine informe les exilés volontaires de l'époque de la Grande Peur qu'ils ont à se soumettre aux formalités du recensement. Car on rentre beaucoup ces jours-ci. Cette rentrée en masse vaut le meilleur communiqué. C'est le prodrome d'une grande victoire. Ne dit-on pas que dans les quartiers chics on commence à dégager les meubles de leurs housses !... Evidemment, nous touchons au triomphe.

### La galante attention.

Il me revient que l'un de ces cœurs tendres qui s'obstinent à assurer aux prisonniers allemands beaucoup plus que la vie matérielle s'intéressa à un Boche captif jusqu'à lui proposer d'assurer avec sa fiancée ses relations épistolaires.

Puis le Boche devint plus exigeant. Il pria son protecteur d'adresser, en son nom, à la demoiselle, un souvenir de France. Pratique, il avait songé à des mouchoirs. Il les désirait marqués d'une initiale : un K.

Le cœur tendre chercha partout, vainement, des mouchoirs brodés de cette lettre insitée. En désespoir de cause, il demanda au prisonnier :

— Mais quel est donc le prénom de votre fiancée ?

— Katherine, répondit le Boche.

### Le vote parfumé.

Après les crimes commis en Belgique, l'on ne pouvait décemment plus désigner par *Eau de Cologne* une lotion parfaitement française d'ailleurs.

Les *Annales*, à ce sujet, sur l'initiative de M. Bichara, ont demandé l'avis de leurs lecteurs. Ces lecteurs ont voté, ainsi que de nombreux pharmaciens, parfumeurs, coiffeurs et herboristes. Les uns désiraient que cette eau de toilette s'appelât *Eau de Malines* ou *Eau de Pologne* ; d'autres : *Eau de la reine Elisabeth* ou *Albertine*. Mais le plus grand nombre l'emporta en votant pour cette désignation définitive : *Eau de Louvain*.

L'*Eau de Louvain* a réuni 9.526 voix.

MICROMÉGAS.

# Essai d'offensive allemande sur tout le front, de Nieuport à Arras

Communiqués officiels du 31 octobre 1914

## 15 heures

La journée d'hier a été marquée par un essai d'offensive générale de la part des Allemands sur tout le front, de Nieuport à Arras, et par de violentes attaques sur d'autres parties de la ligne de bataille.

De Nieuport au canal de La Bassée, alternatives d'avance et de recul. Au sud de Nieuport, les Allemands, qui s'étaient emparés de Rampskapelle, en ont été chassés par une contre-attaque.

Au sud d'Ypres, nous avons perdu quelques points d'appui (Hollebecke et Zandworde) et nous avons progressé à l'est d'Ypres, vers Paschendaele.

Entre La Bassée et Arras, toutes les attaques des Allemands ont été repoussées avec de grosses pertes pour eux.

Dans la région de Chaulnes, nous avons progressé au delà de Lihons et nous nous sommes emparés de le Quesnoy-en-Santerre.

Dans la région de l'Aisne, nous avons également progressé sur les hauteurs de la rive droite, en aval de Soissons, mais nous avons dû reculer vers Vailly.

Avance dans la région de Souain. Un violent combat dans l'Argonne.

En Woëvre, nous avons encore gagné du terrain dans le bois le Prêtre.

Dans une de nos attaques d'avant-hier, un village, fortement occupé par l'infanterie ennemie, appuyée par de l'artillerie, a été enlevé par des cavaliers français appartenant à deux régiments de dragons, qui ont chargé la lance en main. L'ennemi a laissé dans le village plus de 200 morts et a abandonné 200 blessés.

## 23 heures

Aux dernières nouvelles, pas d'incident notable à signaler.

AU CENTRE, nous avons progressé dans la région au nord de Souain.

Partout ailleurs, nous maintenons nos positions.

## Conseil de Cabinet

BORDEAUX, 31 octobre. — Les ministres se sont réunis en Conseil de cabinet ce matin, de 9 heures et demie à midi, sous la présidence de M. Viviani.

M. Delcassé a entretenu ses collègues de la situation diplomatique, notamment des incidents récents.

M. Millerand a mis le Conseil au courant de la situation militaire.

## Le général Ratko Dimitrief devant Przemysl

VIENNE, 31 octobre. — On confirme que l'armée russe qui investit Przemysl se trouve sous le commandement du général bulgare Ratko Dimitrief.

On sait que le général Ratko Dimitrief, qui remplissait les fonctions de ministre de Bulgarie à Pétersbourg, au moment où éclata la guerre européenne, a fait aussitôt parvenir sa démission à Sofia pour s'engager dans l'armée russe, et avait reçu de l'empereur Nicolas II le commandement de l'une des armées russes chargées d'opérer contre l'Autriche.

## Comment le "Natal" échappa au "Koenigsberg"

M. Hémon, commandant du *Natal*, arrivé à Marseille, fait connaître dans son rapport de mer, déposé hier matin devant le tribunal de commerce, comment l'incident s'est produit. Le voici résumé :

Le *Natal*, allant de Marseille à Maurice, se trouvait au large de Mahé, lorsque l'appareil radiotélégraphique du paquebot capta un télégramme lancé par le *Koenigsberg*, un des plus rapides et des plus récents croiseurs de la marine allemande. Ce radiotélégramme, adressé à un autre vaisseau, lui faisant connaître que le *Koenigsberg* surveillait le *Natal*, l'*Océanien* et le *Yarra* tous trois aux Messageries, et effectuant, soit à l'aller, soit au retour, le service Marseille-Maurice.

Le commandant Hémon comprit facilement le danger que courait son navire s'il tombait dans le rayon d'action du *Koenigsberg*. Il décida de redoubler de vitesse et de brûler toutes les escales qui lui restaient à franchir avant Maurice. Ce faisant, le *Natal* échappa heureusement au *Koenigsberg*, mais il effectua toute cette seconde partie de sa navigation les feux éteints.

Au retour, le *Natal* n'a pas été inquiété. Le paquebot avait 410 passagers, dont 283 officiers, sous-officiers et soldats. Signalons parmi eux les colonels Desalin et Bernard, le chef d'escadron Jacquier, les médecins majors Mugarie et Legendre, les capitaines Marmot, Charnot, Forjol, Pirrier, Favallati, Lemaitre, Delaunay, Divère, Lefèvre, Coquibus et Vaussère, des lieutenants et des soldats de diverses armes.

La cargaison du *Natal* était complète.

## Pour les gardes civiques belges

Le département de l'Intérieur de Belgique nous prie de dire que la décision allouant une indemnité de 250 francs aux gardes civiques ne peut être affectée qu'aux gardes civiques ayant été licenciés à Bruges à la date du 13 octobre dernier.

## Le communiqué anglais

LONDRES, 31 octobre (Communiqué anglais). — Des combats violents continuent presque sans interruption le long de la ligne des alliés, surtout vers le nord. La résistance des Allemands est obstinée et des contre-attaques violentes sont faites fréquemment. Néanmoins, les Anglais gagnent régulièrement du terrain.

Dans une contre-attaque, une brigade a chargé à la baïonnette, tuant de nombreux ennemis.

Les pertes allemandes dans les combats sont élevées.

## L'inquiétude à Aix-la-Chapelle

ROTTERDAM, 31 octobre. — Les Allemands montrent une nervosité et une angoisse considérables. On annonce que les attaques allemandes sur Dixmude faiblissent et que le moral des hommes est ébranlé par les pertes formidables.

Mon correspondant de Maëstricht télégraphie qu'à Aix-la-Chapelle les Allemands ont cessé de chanter victoire et sont maintenant muets et très graves. On met la ville en état de défense. Beaucoup de très beaux arbres ont été abattus. (Daily Mail.)

## L'avance des alliés le long de la côte belge

On mande de Flessingue, 29 octobre, au Daily Mail :

Les alliés avancent d'une façon continue le long de la côte. Le front allemand sur la rive maritime est maintenant à Raversyde. Des combats ont lieu à Leke, à 8 kilomètres au nord de Dixmude. Les Allemands ont installé des canons tout le long des dunes, d'Ostende à Knocke. Ils font ces exercices de tir du côté de la mer. Leurs pièces portent approximativement à 7 kilomètres. Ils ont aussi établi une station radiotélégraphique dans le beffroi de Bruges.

## Nouveaux exploits des "taubes"

DUNKERQUE, 31 octobre. — Pendant les derniers combats dans la région d'Ypres, des « Tauben » ont survolé Ypres et Poperinghe.

Un « Taube » a jeté, jeudi matin, cinq bombes sur Ypres. Une fillette, une femme et un officier ont été grièvement blessés.

Vendredi matin, deux « Tauben » ont survolé Poperinghe. Une bombe est tombée près de l'église et n'a occasionné que de sérieux dégâts à une maison voisine.

## Les socialistes allemands et le kaiser

BERNE, 31 octobre (Dépêche Havas). — La séance du Landtag, qui a eu lieu le 22 octobre dernier, s'est terminée par une manifestation en faveur de l'empereur. Les députés socialistes présents ne s'y sont pas associés. La plupart ont quitté la salle des séances avant cette manifestation. Ceux qui sont restés se sont levés de leurs sièges au moment où l'assemblée poussait le hurrah d'usage, mais il s'est observé un silence complet.

## La chasse aux maisons allemandes

M. Monier, président du tribunal civil, a désigné hier les séquestres pour les maisons allemandes ou austro-hongroises suivantes :

Arnold, coutellerie, 153, rue Saint-Martin (M. Desbleumortiers); Bisvanger (Jacques), fabricant de boutons de nacre, 28, rue Louis-le-Grand (M. Armand); Bernheim (Alfred), gants, bonneterie, mercerie, 13, rue du Mail (M. Ponchelet); Cabonetti et Stanchina, entrepreneurs de fumisterie, 4, rue d'Enghien (M. Laforge); Deutsch (Alexandre), fourreur, 1, rue Chabanais (M. Wilmoth); Endrickait, fourreur, 46, rue Sainte-Anne (M. Wilmoth); Funcke, bijouterie faussée, 18, rue Feydeau (M. Vacher); Hang (Mme), logeuse, 18, rue Notre-Dame-de-Lorette (M. Wilmoth); Hirschfeld (Armand), fourreur, 6, rue du Sentier (M. Faucon); Holzmueller et Schmidt, produits pharmaceutiques, 13, rue de Sévigné (M. Pruvost); Kopermann et Mohener, chanvres, cordages et filatures, 37, rue Etienne-Marcel (M. Raynaud); Knauer, transports, 5, rue Geoffroy-Marie (M. Navarre); Martin-Meyer, représenté par M. Broschard, bijouterie, 10, rue d'Uzès (M. Pellegrin); Padawer (Isidore), plumes d'autruche, 6, faubourg Saint-Denis et 3, rue Notre-Dame-de-Bonne-Nouvelle (M. Ménage); Pincoff (Alfred), manches de cannes et parapluies, 168, rue Saint-Denis (M. Graux); Prang (Frédéric), fourreur, 5, rue Caumartin (M. Duret); Schwartz (Nathan), représentant en lainages, 8, rue d'Enghien (M. Desbleumortiers); Spech, fourreur, 38, rue des Petits-Champs (M. Wilmoth); Sugeneimer, fournitures pour modes, 18, rue des Petits-Champs (M. Wilmoth); Traub (Fritz), articles de Paris, 12, rue Réaumur (M. Pellegrin); Werch (Michel), tailleur, 33, rue Réaumur (M. Breton, inspecteur des domaines).

## Le directeur d'une maison allemande se suicide

M. Bruno Schlessinger, né à Hammelburg, en Bavière, était naturalisé Français depuis deux ans par pure raison commerciale. Directeur de la succursale de la maison d'édition Bing et Cie, de Berlin, 53, rue de Vaugirard, il n'employait que des collaborateurs et ouvriers allemands.

Lors de la mobilisation, il ferma ses magasins et, bien que ses employés fussent partis rejoindre les régiments allemands auxquels ils étaient affectés, M. Bruno Schlessinger resta à Paris, excitant de sa qualité de Français naturalisé; il tenta de faire des affaires à bureaux fermés. La campagne ouverte contre les maisons allemandes l'affola. Hier soir, après avoir mis ses affaires en ordre, il se logea une balle de revolver dans la tête. Le commissaire de police du quartier a apposé les scellés. Le défunt jouissait d'une assez grosse fortune.

## A Rouen

ROUEN, 31 octobre. — Le tribunal de commerce de Rouen a prononcé la mise sous séquestre des biens appartenant aux maisons allemandes suivantes :

Max Schiller, de Hambourg; Compagnie des Pétroles Fantb; Compagnie des Pneumatiques Continental; Badische Fabrick; Compagnie parisienne des Couleurs d'Aniline; les maisons Zublin et Orenstein et Koppel.

## L'équipement allemand des dernières recrues

LONDRES, 31 octobre. — Le Daily Chronicle écrit :

Nous avons reçu quelques souvenirs des derniers champs de bataille. Ils montrent à quel point les ressources en armements des Allemands deviennent pauvres. Il y a là une cartouche à balle ronde avec poudre noire. Ces cartouches datent d'un mois vingt ans. La cartouche du mort allemand sur lequel cet échantillon fut pris était pleine de cartouches semblables. Il y a aussi une baïonnette d'un vieux modèle, rouillée et émoussée, dont le fourreau est un ancien fourreau d'épée raccourci. L'Allemagne paraît être à court d'armes.

## M. Dalimier au Conservatoire

M. Dalimier, sous-secrétaire d'Etat aux Beaux-Arts, assisté de M. d'Estournelles de Constant, s'est rendu hier matin au Conservatoire national de musique et de déclamation.

Sur son invitation, M. Gabriel Fauré, directeur, avait convoqué tous les professeurs et tous les élèves de l'établissement, présents à Paris.

M. Dalimier a prononcé une courte allocution dans laquelle il a tenu tout d'abord à saluer les élèves de la maison tombés ou blessés sur les champs de bataille.

Rappelant ensuite les destructions barbares auxquelles s'est livré l'ennemi sur des monuments et des œuvres d'art qui devaient rester à l'abri de sa fureur, il a fait allusion à ces autres monuments de la pensée française que sont les œuvres classiques et dont l'enseignement du Conservatoire maintient fidèlement la tradition.

## La collection d' "Excelsior"

C'est le document le plus complet sur l'histoire de la guerre.

Nous ne pouvons plus assurer l'envoi de COLLECTIIONS COMPLETES qu'à partir du 15 août, y compris notre numéro spécial hors série paru à Toulouse le 20 septembre, dont nous avons fait faire un nouveau tirage.

Joindre à toute demande 40 centimes par numéro pour la France et 20 centimes pour l'étranger.

Nous pouvons encore accepter de faire remonter au 15 août la date de départ des abonnements, quelle qu'en soit la durée, et assurer l'envoi des numéros parus depuis cette date, mais la collection du 1<sup>er</sup> au 15 août est presque complètement épuisée.

## UN DESSIN EXÉCUTÉ SOUS LA MITRAILLE



En pleine action, sous la mitraille, un officier d'artillerie a pu reconstituer, sous la forme d'un dessin que nous publions ci-dessus, le bombardement du château de Mondement. Plusieurs fois pris et repris au moment de la bataille de la Marne, il était resté, grâce à ses épaisses murailles, le refuge de l'arrière-garde de l'armée ennemie en déroute. Il finit par rester entre nos mains grâce au tir d'une pièce de 75.

## Les obsèques d'un officier allemand tué à l'ennemi



Au cours des violents combats qui se déroulèrent près de Mons, l'ennemi, nous l'avons dit, subit des pertes considérables. Des milliers d'hommes furent laissés sur les champs de bataille et parmi eux un grand nombre d'officiers. Voici les obsèques d'un de ces derniers. A défaut de corbillard, une grande tapissière fut réquisitionnée pour le transport du corps. Les honneurs militaires étaient rendus par un détachement d'infanterie prussienne, que l'on voit ici en tête du convoi.

# LES BELLES IDÉES

## L'œuvre du soldat de 1914

Au cours de la séance annuelle des cinq académies, qui a eu lieu lundi dernier, M. René Doumic a prononcé sur « le Soldat de 1914 » un discours très applaudi, dont voici la péroraison :

Ah ! c'est qu'il sait, lui, pourquoi il se bat ! Ce n'est pas pour l'ambition d'un souverain ou pour l'impatience de son héritier, pour la morgue d'une caste de hobereaux ou pour le gain d'une firme de commerçants. Non. Il se bat pour la terre où il est né et où dorment ses morts ; il se bat pour délivrer le sol envahi et lui rendre les provinces perdues, pour son passé frappé au cœur par les obus qui ont bombardé la cathédrale de Reims, pour que ses enfants aient le droit de penser, de parler, de sentir en français, pour qu'il y ait encore dans le monde, qui en a besoin, une race française.

Hélas ! la beauté de la lutte ne m'en cache pas les tristesses. Combien sont partis, pleins de jeunesse et d'espérance, et ne reviendront pas ! Combien déjà sont tombés avant d'avoir vu se réaliser ce qu'ils ont tant souhaité, semeurs qui, pour reconquérir la terre, l'ont arrosée de leur sang et n'auront pas vu lever la moisson ! Du moins, leur sacrifice n'aura pas été inutile. Ils ont réconcilié leur patrie divisée, ils lui ont fait reprendre conscience d'elle-même, ils lui ont rappelés l'enthousiasme. Ils n'ont pas vu la victoire, mais ils nous l'ont méritée. Honneur à eux, frappés les premiers, et gloire à ceux qui les vengeront ! Nous les embrassons tous dans le même culte de la même piété.

Puisse, grâce à eux, s'ouvrir une ère nouvelle et naître un monde où les peuples respireront plus librement, où des injustices séculaires seront réparées, où la France, relevée d'une longue humiliation, reprendra son rang et renouera la chaîne de ses destinées. Alors, dans cette France assainie, vivante, quel rêve, quel renouveau, quelle sève, quelle floraison magnifique ! Ce sera ton œuvre, soldat de 1914. Nous te devons cette résurrection de la patrie bien-aimée. Et plus tard, et toujours, dans tout ce qui se fera chez nous de beau et de bien, dans les créations de nos poètes et dans les découvertes de nos savants, dans les mille formes de l'activité nationale, dans la force de nos jeunes gens et dans la grâce de nos filles, dans tout cela qui sera la France de demain, il y aura, cher soldat si brave et si simplement grand, un peu de ton âme héroïque.

## La France de demain

M. Maurice Donnay, constatant dans le *Figaro* que des souffrances et des dangers que partagent nos soldats en campagne est née une fraternité qui ne peut pas ne pas survivre à la guerre, évoque en ces termes l'image de la France de demain :

Et cette fraternité des champs de bataille, elle ne peut pas mourir, après une telle guerre ! Elle s'exercera sur d'autres champs, contre l'alcoolisme, la tuberculose, l'ignorance, la misère ; la misère ! cette sœur maigre et sombre du luxe effréné.

Quelques personnes, toujours les mêmes, prévoient qu'après cette période de tension et de retenue, d'économie, de tristesse et d'émotions graves, il y aura une incroyable ardeur à s'amuser, à jouir de la vie. Hélas ! le noir se portera beaucoup cet hiver, et la fête frôlerait trop le deuil. Et puis ne peut-on jouir de la vie en simplicité et en beauté ? Jouir de la vie, est-ce donc jeter l'argent par cent fenêtres, payer les choses dix fois ce qu'elles valent, être snob, suivre des modes vertigineuses qui changent chaque semaine, se divertir à des inepties ? Croyons fermement, au contraire, que nous assisterons, après la guerre, à une régénération, à un renouveau magnifique. Alors nous verrons une France charmante et belle, où les villes seront décongestionnées, les campagnes peuplées, où chaque province aura sa vie provinciale, où les jeunes gens seront de beaux athlètes, où la littérature et l'art retrouveront leurs grandes lignes, surtout une France laborieuse et charitable où personne ne mourra de faim. S'il en était autrement, si nous devions retrouver l'alcoolisme, la misère, la lutte des partis et des classes, le tango, les chapeaux de cinquante louis, les spectacles ignobles, le kubisme (exiger le k comme pour le bouillon, car ce n'est pas de l'art français), l'intolérance, la persécution, l'arrivisme, les procès et les acquittements scandaleux, alors ceux qui furent les combattants de la grande guerre auraient le droit de parler, en leur nom et au nom des morts, et de dire simplement : *Ce n'est pas pour cela que nous nous sommes battus.*

## Le « Louvain » français

C'est également du *Figaro*, où M. Robert de Lezeau (Robert de Flers) publie ses impressions sur l'œuvre dévastatrice des Barbares, que nous extrayons cette jolie page sur Senlis :

C'est peut-être à Senlis que la fureur teutonne a marqué le plus abominablement son passage. Nous avons parcouru, le cœur navré, ses places

accueillantes et ses braves petites rues aux noms désuets et pittoresques.

Pauvre petite ville de Senlis ! Combien elle méritait peu toute cette dévastation, toute cette cruauté ! Elle ne faisait pas de bruit. Elle se cachait presque au fond de sa calme vallée entourée de coteaux modérés, dans un paysage gracieux, souriant et raisonnable. Le train du monde ne l'avait pas emportée. Evidemment Paris n'était pas loin, mais elle n'avait jamais rien fait pour s'en rapprocher. C'est une des rares petites villes qui aient pris leur parti de rester à la campagne. La campagne l'en avait récompensée, et au printemps les vieux murs de ses remparts disparaissaient sous de jeunes églantiers. Aussi Senlis avait eu la sagesse de rester elle-même, très française, et qui mieux est, très « Ile-de-France ». Selon les points d'où on l'observait, elle apparaissait tantôt seigneuriale, tantôt bourgeoise, souvent aussi ecclésiastique, mais avec gaieté. Le ruisseau qui la côtoie s'appelle la Nonette. Elle conservait fièrement son glorieux passé mais ne s'en vantait pas. Elle sembla se dire : « Evidemment j'ai vu bien des choses ; j'ai abrité de bien grands seigneurs et de bien grandes dames, voire même des rois qui souhaitaient se reposer sous mes tilleuls de leurs travaux et de leurs plaisirs, mais je ne veux pas raconter trop haut tous ces beaux souvenirs, on serait capable de me les prendre. » Et Senlis les raconte tout bas. Senlis était discrète. Pourtant les archéologues l'aimaient. Elle leur rendait leur cinquante ans. On continuait à lui faire des confidences, et la tranquille et sage petite cité avait conservé un charme à celui d'une dame très âgée qui n'aurait pas du tout vieilli et qui aurait eu beaucoup d'histoires, presque toutes honnêtes.

C'est cette grâce, c'est cette douceur que les Barbares ont piétinées. Selon un mot du seul l'entre eux qui fut digne d'être des nôtres. Henri Heine, « ils ont mis du sang sur la gorge de la tourterelle ».

## La noblesse du sacrifice

M. Paul Bourget continue à exposer, dans l'*Echo de Paris* « les Leçons de la Guerre ». Voici les lignes que lui inspire la noblesse du sacrifice de ceux qui n'ont pas hésité à donner leur vie pour leur pays :

Jamais cette bienfaisante morale du renoncement ne m'est apparue plus évidente qu'en visitant, toutes ces semaines, des salles de blessés, et en observant l'espèce de sérénité qui se reconnaissait, pa-dessous la saffrance, au fond de ces yeux fiévreux et sur ces faces pâles. Quel contraste avec l'hôpital habituel où les physionomies trahissent les mélancolies, les amertumes, les déceptions des destinées manquées, et ces stigmates de la détresse morale se mêlant, pour les aggraver, aux stigmates de la détresse physique ! Des hôpitaux de guerre, cette détresse morale est absente. La noblesse du sacrifice consenti empreint ici les marques les plus vulgaires d'un caractère auguste. Il y a, sur ces lits, des destinées bien douloureuses. Il n'y a plus de destinées manquées. Ces hommes du peuple ont participé à l'épopée que vit en ce moment la France. Ils le sentent confusément, car ce sont des humbles, assez cependant pour qu'ils en gardent une fierté qui ne les quittera plus s'ils survivent, et, s'ils doivent mourir, ceux qui les pleureront, avec le désespoir le plus violent, ne diront pas qu'ils pleurent un malheureux. Dans ces « avis de messes » qui publient les journaux de province, et qui nous apportent un témoignage naïf et si éloquent de la piété des familles, quels mots reviennent sans cesse ? « Tombé au champ d'honneur... Mort au champ d'honneur... Tué glorieusement à l'ennemi... Tombé mortellement frappé à la tête de sa compagnie qu'il entraînait... Mort pour la France au champ d'honneur... » Il s'agit d'un employé de commerce, d'un cultivateur, d'un professeur, d'un commis-greffier. Ces modestes serviteurs du pays se trouvent du coup égalés par les leurs à tous les héros. Ce sont des héros, en effet, qui ont connu, qui ont goûté une heure sublime. Quelle heure ? Celle où ils se sont donnés pour que la France vive. Ceux qui portent leur nom parlent de gloire, et ils ont raison. La gloire, c'est l'éclat qui rayonne de toute grande personnalité, et la mesure de notre personnalité, c'est celle de notre dévouement. Puissions-nous, plus tard, ne pas oublier dans la paix cette loi suprême de l'existence humaine, si fortement illustrée par la guerre !

## Le sang français

M. Henry Bérenger, sénateur de la Guadeloupe, adresse, dans *Paris-Midi*, une lettre ouverte à M. Romain Rolland, qui, dans un article publié par le *Journal de Genève*, reprochait aux alliés d'avoir fait appel au concours des troupes noires :

De quel droit, au nom de quelle science, en vertu de quelle philosophie osez-vous, monsieur, préconiser une aristocratie des races ? Dans quel collège de France ou dans quelle école normale supérieure vous a-t-on donc jamais enseigné pareille théorie ? Qui vous autorise à mettre un Bavarois

violeur de femmes, un Saxon fusilleur de prêtres, un Prussien voleur de bijoux, au-dessus d'un nègre, d'un Indien, d'un jaune qui, eux, savent mourir ou vaincre en beauté pour l'indépendance des races humaines ?

Pour seul châtement, vous méritez aujourd'hui, monsieur le réfugié, que je vous fasse parvenir jusqu'en Suisse le faire-part ci-joint qui me vient de Cherbourg : « Mme Le Camus, M. Charles Le Camus, sergent au 170<sup>e</sup> régiment d'infanterie ; M. Maurice Le Camus, engagé volontaire au 1<sup>er</sup> régiment d'infanterie coloniale ; Mlle Marcelle Le Camus, ont la douleur de vous faire part de la perte cruelle qu'ils viennent d'éprouver en la personne de M. Michel-Marie-Victor Le Camus, colonel d'infanterie coloniale, officier de la Légion d'honneur, leur époux et père, tué glorieusement à l'ennemi, le 1<sup>er</sup> septembre 1914, à Moulin-sur-Touvent. »

Savez-vous, monsieur, qui est ce colonel Le Camus tombé au champ d'honneur pour sauver du viol nos femmes et de l'assassinat nos parents ? C'est tout simplement un mulâtre de la Martinique, un héros qui avait dans les veines le sang des nègres d'Afrique mêlé au sang des blancs de France ! Cet illustre sang-là, monsieur, brillera plus haut dans l'histoire des races, il est un sang plus français et plus humain que le sang de vos cuistres à lunettes d'or qui assassinent les petites nations en déchirant ces « chiffons de papier » que sont les traités, ou que le sang de vos dramaturges à la Hauptmann qui tissent le linceul de l'infâme Allemagne en cirant les bottes de leur kaiser ou brochant l'uniforme souillé de sang de leur kronprinz.

## Toute la France

M. Clemenceau se réjouit, dans l'*Homme enchaîné*, de voir le pays étroitement uni devant l'envahisseur. En s'adressant aux soldats, qui sont à ses yeux « toute la France », il leur rend cet éloquent hommage :

Je ne puis détacher ma pensée de ces hommes qui sont au feu. Sur une ligne mourante qui va de la mer du Nord à l'extrémité des Vosges, ils sont là, jour et nuit, terrés en des tanières de boue, grelottants, engourdis, mais le cœur couronné d'une ardente vaillance qui leur fait aller monter en souriant le froid, la faim, la mort.

Grand Français inconnu, qui n'aurez point de noms dans les fastes glorieux de votre pays — n'ayant pas besoin d'historiens pour vous installer dans l'histoire de France, la place que vous vous y tallez est si grande que certains peut-être, un jour, seront jaloux que vous ayez tout pris. Vous qui avez cru, dans le rang, sous le feu, que vous ne pouviez rien faire que donner votre vie, sachez qu'au delà de la mort même, vous restez vivants et chers, entre tous, au cœur de ceux que vous aurez sauvés. Car c'est vous, vraiment, qui sauvez la France, en ce moment, ou, si vous aimez mieux, c'est la France elle-même qui, par vous, fait sa destinée. La France rouverte, renouvelée, rajeunie, la France meilleure et plus belle, en qui vous transfusez le plus pur de votre vie. Honneur à vous, bons ouvriers de la grande Patrie retrouvée. Une France meilleure et plus belle attestera que vous avez vécu.

## Tolérance

C'est M. Gustave Hervé, le farouche révolutionnaire, qui professe, dans la *Guerre sociale*, cette belle leçon de tolérance :

Mais vraiment, en temps de guerre, comment, sans intolérance, sans inhumanité, refuser à des catholiques, qui sont à chaque instant exposés à la mort, les secours de leur religion !

Allons-nous refuser aux soldats catholiques qui ne peuvent pas trouver dans la guerre actuelle toutes les joies austères et toutes les fortes consolations que nous y trouvons, nous, allons-nous leur refuser le réconfort de la parole de leurs pasteurs ?

Au soldat catholique le plus éloigné de nous par toutes ses convictions politiques ; au soldat nationaliste, royaliste ou bonapartiste, qui nous a le plus combattu, et que nous avons le plus combattu avant la guerre, est-ce que n'importe lequel d'entre nous, les libres penseurs non combattants, n'envierait pas, dans la tranchée, s'il en connaissait le moyen, ce qu'il a de meilleur à sa table, les meilleures couvertures de son lit, son propre gilet de laine pour que ce soldat n'ait pas froid ?

Et nous refuserions à des hommes qui donnent leur vie pour nous, qui affrontent tous les jours l'horrible mort du champ de bataille, la présence d'un prêtre à leur côté, si cette présence peut les réconforter à l'heure du danger ou à l'heure de la mort ?

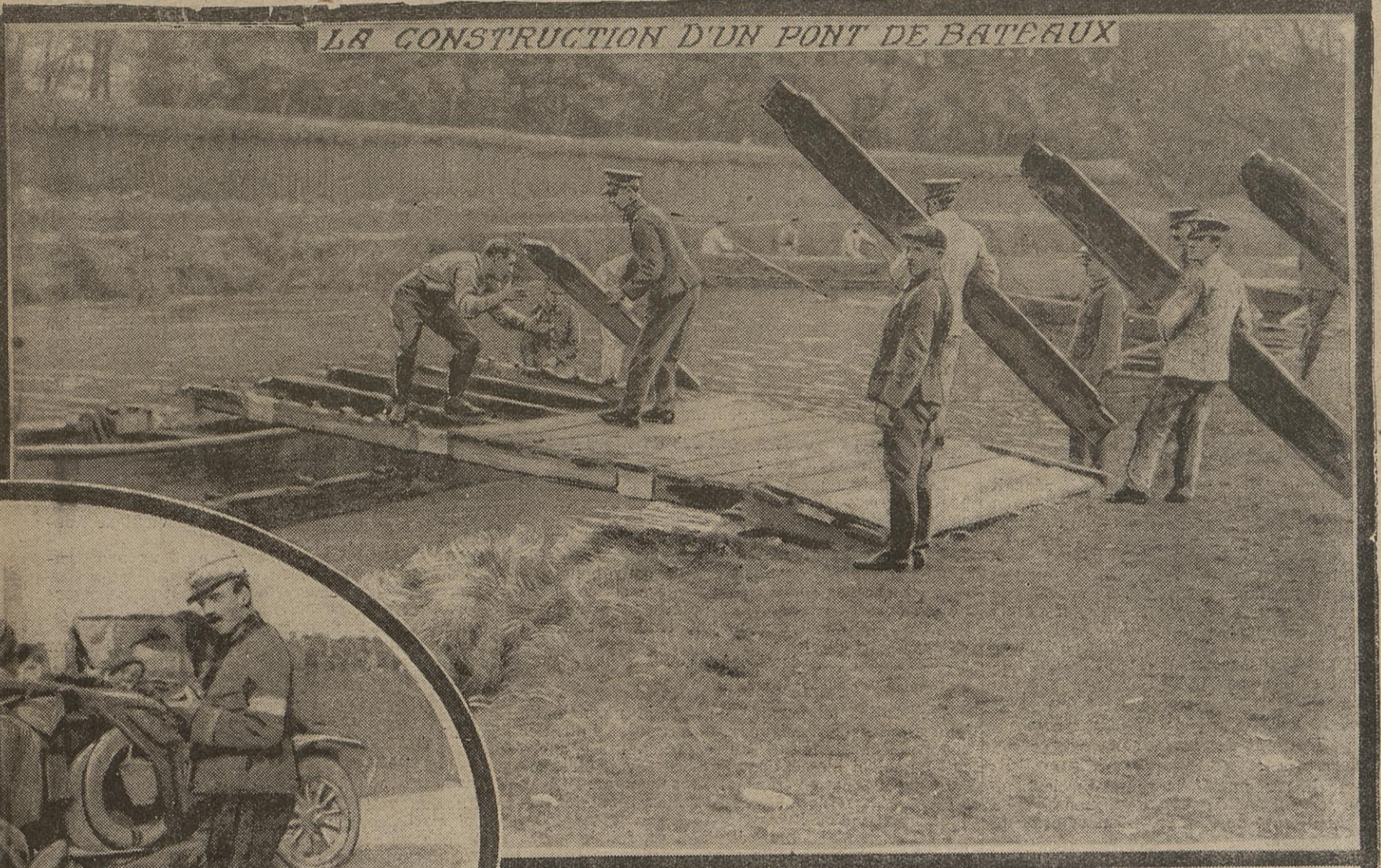
Afin d'éviter tout retard, prière de vouloir bien adresser toute la correspondance concernant le journal et tous les envois d'argent à l'administrateur de « Excelsior », 88, Champs-Élysées. Paris.

# L'ARMÉE BRITANNIQUE EN CAMPAGNE

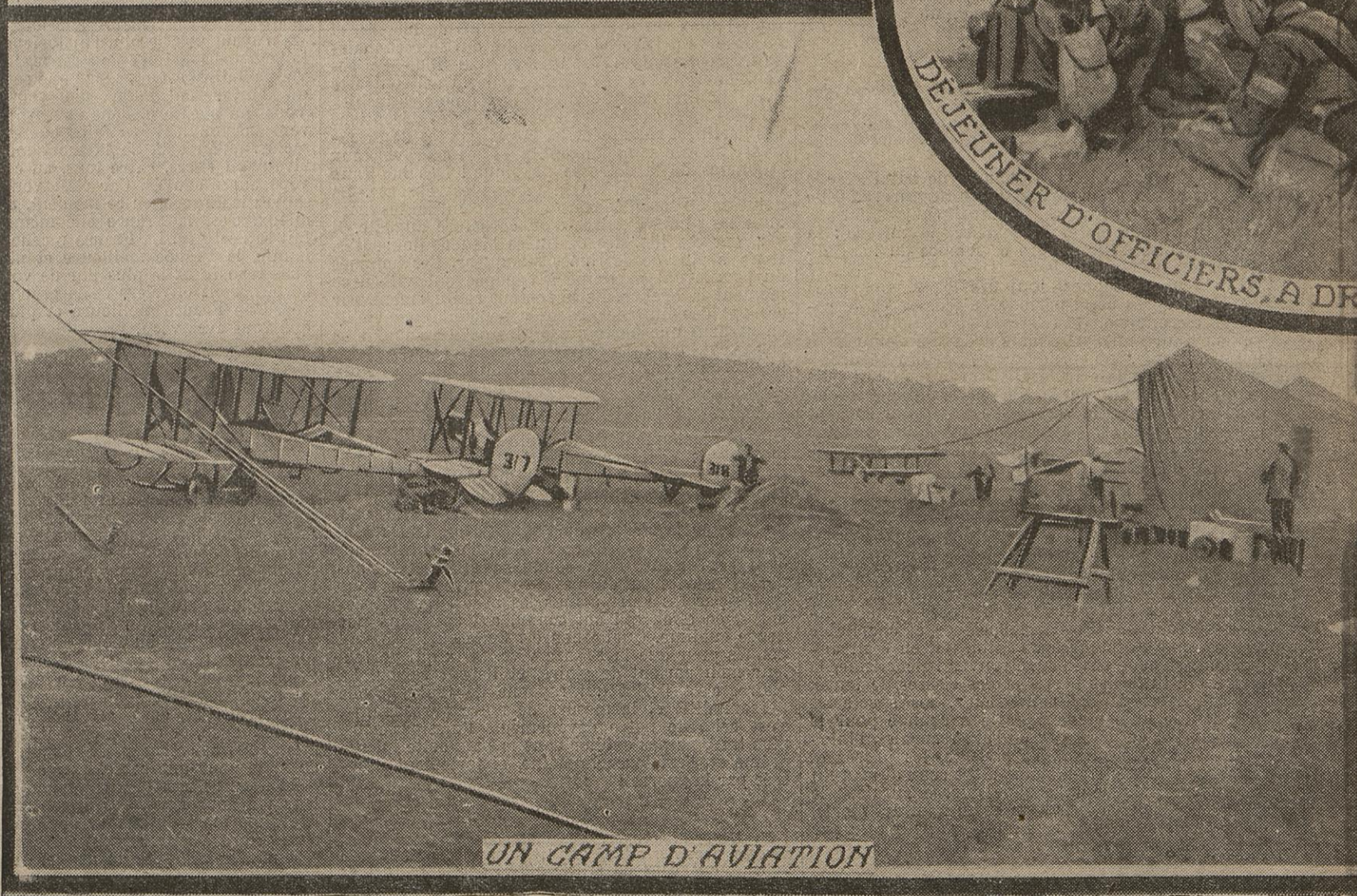
CAVALIERS EXAMINANT LES DEBRIS D'UNE BATTERIE ALLEMANDE



LA CONSTRUCTION D'UN PONT DE BATEAUX



DEJEUNER D'OFFICIERS, A DROITE L'INTERPRETE FRANCAIS



UN CAMP D'AVIATION



UNE COLONNE DE LANGIERS A L'ABREUVOIR

Après avoir coopéré brillamment à nos côtés dans les batailles de la Marne et de l'Aisne, la vaillante armée britannique oppose en ce moment-ci dans le Nord, aux côtés des Belges et des Français, une résistance acharnée à l'attaque allemande. Superbes de bravoure et d'endurance, les troupes qui composent ce que Guillaume II osait appeler récemment « la misérable petite armée du général Frenck » n'ont pas tardé à montrer au kaiser combien il avait eu tort de les mépriser. Voici quelques photographies prises depuis le début de la campagne parmi les différents corps de l'armée alliée.



# LA GUERRE ANECDOTIQUE

## Le coup du roi

Ceci se passait dans un des forts avancés d'Anvers.

Depuis le début de l'attaque allemande, les défenseurs du fort étaient très surpris de voir que leur commandant s'obstinait à ne pas vouloir pointer ses pièces au delà de Malines, en sorte que les Allemands, établis à Sempt, à 3 kilomètres plus loin, pouvaient bombarder le fort impunément.

La surprise fait place, dans le fort, au mécontentement, à la suspicion. Enfin, un jour, les artilleurs murmurent tout haut ; ils entourent le commandant :

— Mais enfin, lui disent-ils, pourquoi ne voulez-vous pas que nous tirions sur Sempt ?

— Parce que... parce que... répond l'autre, embarrassé, nos pièces ne vont pas jusque-là.

— C'est une erreur, mon commandant, dit une voix énergique, le roi va vous le démontrer.

Et le roi Albert — car c'était lui — qui avait revêtu l'uniforme d'un simple artilleur, pointa un des canons du fort sur Sempt et l'atteignit.

## Garçon, boum !

Du *Gallois* :

Il y a quelques jours, un calme relatif régnait sur les lignes anglaises. On tirait de temps en temps sur les têtes allemandes qui apparaissaient au-dessus des tranchées ennemis. Mais rendus prudents par l'expérience, les Boches restaient presque invisibles. C'est alors qu'un officier anglais eut recours au stratagème suivant. Se servant de ses deux mains comme d'un porte-voix, il s'écria d'une voix de stentor : « Garçon ! » Le résultat ne se fit pas attendre. Deux cents têtes de Boches apparurent au-dessus des tranchées et furent immédiatement saluées par une grêle de balles qui privèrent la « Vaterland » de quelques douzaines d'estimables garçons de café et de restaurant.

## L'enfant de l'escadron

Du *Petit Parisien* :

On annonçait, récemment, la venue sur la ligne de feu d'un sergent âgé de soixante-six ans, l'abbé Chanbon, du diocèse de l'Allier — un vétéran de 1870.

Nous avons eu la surprise, ces jours derniers, de rencontrer, non loin de nos tranchées, dans l'Oise, un jeune « tringlot », âgé de douze années à peine.

Originaire de Giromagny, cet enfant, dont la mère est morte, récemment, avait vu partir, le jour de la mobilisation, son père pour l'armée.

Ne pouvant supporter la solitude, et dans l'espoir de le retrouver, il avait suivi des soldats du 7<sup>e</sup> escadron du train des équipages. Toutes les menaces pour le faire retourner à Giromagny restèrent vaines, il refusa de quitter ses nouveaux amis.

Touchés par les marques de dévouement et d'affection dont les entourait le petit gars, les soldats l'adoptèrent lui faisant même confier à sa taille un uniforme complet. Ils l'armèrent, de plus, d'une carabine.

Il n'est pas seulement dévoué, notre lascar, nous dirent en riant ses « compagnons d'armes » attendris, c'est aussi un débrouillard et un courageux. Jamais il n'a tremblé lorsque l'ennemi saluait notre arrivée sur le front par une grêle de mitraille.

Un jour même, notre « petit lapin » — c'est ainsi qu'on le désigne entre nous — a fait le coup de feu contre les uhlands. Il fut très crâne et tira bien.

Enfin, on peut lui confier, en toute sécurité, la conduite d'un fourgon. Il est devenu l'enfant gâté de l'escadron.

La police parisienne a vainement tenté, un jour, de ramener ce courageux enfant chez lui.

— Soldat je suis, leur a déclaré fièrement le jeune « tringlot », soldat je resterai tant qu'il y aura un Boche à combattre.

Et la police n'insista pas.

## A la fourchette

Une trentaine de fantassins faisaient la popote en arrière des premières lignes, quand un espion amena vers les cuisiniers un important détachement allemand.

Les cuisiniers eurent une idée. Ils enlevèrent les fusils en faisceaux et se faufilèrent dans le bois voisin. Un des leurs garda la marmite.

De sa place il cria aux nouveaux arrivants : — Bas les armes ! Rendez-vous, ou vous êtes tous massacrés.

Trois officiers qui marchaient à la tête du détachement allemand arrêtaient leurs hommes.

— Rendez-vous ou je donne le signal d'ouvrir le feu, répéta notre troupière.

Cette menace avait à peine été lancée d'une voix forte que dans le bois, le long duquel se trouvaient maintenant les Allemands, quelques coups de sifflet se firent entendre, accompagnés d'autres bruits

suspects. L'ennemi alors ne douta plus qu'il était tombé dans une embuscade. Il se déclara prêt à se rendre, mais il fallait le désarmer. Comment pouvait y parvenir un homme seul ? Notre brave troupière eut alors une idée superbe. Sur son ordre, l'officier leva ses armes, puis les soldats s'avancèrent rang par rang et allèrent placer leurs fusils en faisceaux cent mètres plus loin sur la route. Chaque rangée de soldats allemands revenait, après avoir accompli cette petite opération, se placer le long du bois.

Quand chacun eut été désarmé, un violent coup de sifflet retentit, et des fourrés sortirent le fusil en main, bionnette au canon, les trente-quatre hommes. Les Allemands s'aperçurent-ils qu'ils avaient été joués ? Peu importe. Ils avaient mis bas les armes. Ils ne pouvaient plus songer à se battre. Les petits pioupiou français conduisirent alors prisonniers dans une grange de la ferme, où ils les enfermèrent en attendant le retour du bataillon. Et voilà comment trente-cinq préposés à la popote firent prisonnier un détachement de cent quarante Allemands.

## Les premiers seront les derniers

De *l'Homme enchaîné* :

Les officiers allemands, on le sait, ne suivent pas volontiers leurs hommes, qu'ils traitent en esclaves, indignes de leur être comparés.

Nos réservistes, soucieux d'égalité, ont voulu donner une bonne leçon à quelques-uns de nos prisonniers. Chargés d'embarquer un convoi, ils mirent les simples soldats en première classe et les sous-officiers en troisième ; quant à un général, il fut, avec tout son état-major, emballé dans un wagon à bestiaux !

Nos soldats sont des ironistes.

## Comme on se retrouve !

A l'hôpital temporaire de l'École normale de jeunes filles de Périgueux, un caporal infirmier pénétrant dans une salle du rez-de-chaussée, aperçoit un soldat blessé, dont la place devait être, selon lui, au premier étage. Il l'apostropha :

— Que fais-tu là ? Veux-tu bien remonter là-haut, et vivement !

— Mais je n'ai jamais été là-haut, fait le soldat étonné ; je suis ici à ma place. Voilà mon lit.

Les camarades certifient que le fait est exact.

Ce soldat, en effet, blessé gravement, était resté quelques jours au lit, abattu, fatigué, la barbe hirsute.

Ce jour-là, allant mieux, il s'était levé, habillé, rasé, et il s'était attiré l'attention du caporal : c'est qu'ainsi transformé, il ressemblait à s'y méprendre à un autre qui se trouvait au premier étage, plus légèrement blessé.

La ressemblance était si frappante que le caporal, peu convaincu, malgré les témoignages des camarades, monta à l'étage au-dessus, pour voir, si, réellement, il n'avait pas la berlue, et il demanda à l'homme d'en haut :

— Comment vous appelez-vous ?

— Jean Rivière.

Il redescendit et demanda à l'homme d'en bas :

— Comment vous appelez-vous ?

— Paul Rivière.

— Vous avez un frère ?

— Oui, nous sommes jumeaux.

— Savez-vous où il est ?

— Non. Il était à Madrid, moi à Paris. Il y a cinq ans qu'on est séparés.

— C'est bon, suivez-moi.

— Est-ce qu'il serait là ?

— Suivez-moi.

Arrivés au premier étage, le bon caporal conduisit le soldat devant un autre blessé ; les deux frères se regardèrent et, avec un double cri de joie, tombèrent dans les bras l'un de l'autre en pleurant.

## La dernière cigarette

De *l'Intransigeant* :

Voici une touchante anecdote dont la véracité n'est pas douteuse puisqu'elle nous est racontée par M. Hubert-Rouger, député du Gard, qui a été ces jours derniers sur le front :

« Deux coloniaux portent sur une civière improvisée, avec deux fusils et une capote, un soldat allemand, le ventre ouvert, et s'avancent vers nous. Le blessé murmure des paroles inintelligibles. Un artilleur s'approche et l'interroge :

— Il demande une cigarette avant de mourir, traduit-il.

Aussitôt, le brave pioupiou, qui voulait « étrangler un Alboche », nous demande une cigarette, la glisse entre les lèvres du moribond et lui éclaire une allumette.

— « Tiens, pauvre vieux, pipe », ajoute-t-il gentiment.

Un sourire éclaire la figure du blessé qui joint les mains comme pour une prière et exprimer un remerciement.

La cigarette tombe : il ferme les paupières ; il est mort. »

## Le sang-froid du cuisinier

Ceci se passe dans la tranchée, près d'une grande ville de l'Est où la bataille ne cesse point depuis longtemps.

A onze heures du matin le commandant est à l'abri dans son poste quand une bombe d'obus arrive. Personne ne lève le nez, lorsqu'on aperçoit deux cuisiniers qui venaient apporter le déjeuner dans une vaste marmite et qui s'avançaient tranquillement, sans se hâter, au milieu des éclatements. Ils rentrent dans l'abri, comme s'il ne se passait rien.

Le commandant les réprimande :

« Etes-vous fous, de vous promener en ce moment ? Vous ne pouvez pas attendre que la rafale ait passé ? »

Alors le cuisinier, tout simplement, mais bien plus étonné de la colère de son commandant que des obus, et comme pour s'excuser :

« Mais, mon commandant, c'est du rognon, ça ne peut pas attendre. »

## Ruse de guerre

Pour agrémenter la vie monotone des tranchées, nos soldats dépensent un esprit qui témoigne de leur ingéniosité toujours en éveil et qui est l'expression souriante de leur courage.

En voici un témoignage qui nous vient de Lorraine :

Pour éviter les surprises de nuit, on avait ramassé toutes les boîtes de « siége » vides consommées dans la tranchée et on les avait transportées en avant et celle-ci, disposées en petits tas mal équilibrés. La nuit, quand les « Boches » arrivèrent en rampant, pour nous surprendre, ils firent dégringoler toutes ces boîtes vides. Les nôtres, aussitôt, ouvrirent un feu terrible sur le point repéré. Le lendemain matin, au jour, cinq cents cadavres prussiens de plus jonchaient le sol de la clairière.

## Le petit vitrier et le vieux cocher

Du *Figaro* :

Rue Lafayette, non loin de la gare du Nord d'où il vient, descend péniblement d'un tramway un petit chasseur blessé, boitant et trébuchant comme un enfant qui s'essaie à marcher.

Aussitôt on l'entoure, on le soutient, on lui passe ses béquilles et deux gros paquets, son bagage, car il part en convalescence pour le Poitou, « chez ses vieux » qui l'attendent. Il faut qu'il aille prendre le train à Austerlitz.

Mais cette gare est bien loin. Il y aura un autre transbordement de tramway. Alors, spontanément, les passants font le cercle ; en deux secondes, ils réunissent quelques francs et hèlent un fiacre.

On y installe le petit vitrier qui remercie en levant son képi, et en route !...

A Austerlitz, le train ne part que dans quelques heures. Il est midi. Le vieux cocher ne fiacre a un bon sourire, et comme le soldat compte ses sous pour le payer :

— Oh ! petit, fait le brave homme sur un ton de tendre reproche, crois-tu que je vais recevoir ta monnaie ?... Ecoute : j'avais deux fils comme toi. L'un a été tué en Alsace. L'autre est dans le Nord. Je ne sais pas s'il reviendra !...

Le pauvre vieux essuie une larme.

— Bah ! reprit-il, je suis bien revenu de 1870, moi. Allons, viens déjeuner. C'est un papa qui t'invite. Et nous boirons à la santé du petit qui me reste.

## Hier et aujourd'hui

De *l'Echo de Paris* :

Le capitaine Felton Hawly avait perdu le bras droit au cours de la campagne. Après sa guérison, il reprit le commandement de son escadron. A Alderpointe il chargeait à sa tête, quand un dragon français arrive sur lui, le sabre menaçant. Par un geste instinctif, le capitaine anglais lève le bras amputé pour parer. A cette vue, le dragon retient son coup, « abaisse son sabre et un salut plein de noblesse et s'éloigne ». Un rapprochement vous saisit le cœur, sous le charme de cette noblesse élégante, devant la vision de la guerre de goudjats et de cannibales qui font les massacres et les assassinats de blessés. La guerre d'aujourd'hui est plus scientifique, plus distante, plus brutale, mais elle pourrait laisser les mains propres et le cœur pur.

## L'hommage d'un gosse

De *l'Intransigeant* :

Vers midi, boulevard des Italiens. Passent deux sous-officiers belges. Un bambin, six ou sept ans, qui les croise avec sa maman, s'élance vers les soldats, saisit successivement la main de chacun et la serre avec force.

Surpris, les sous-officiers se sont arrêtés. Vite ils comprennent le sens de ce joli geste enfantin, si spontané ; alors l'un prend le petit bonhomme dans ses bras, l'élève et lui applique deux gros baisers sur les joues.

# LES FUSILIERS MARINS PARTENT POUR LE FRONT



Nous disions l'autre jour les succès que nos valeureux fusiliers marins venaient de remporter au cours des dernières batailles. Un nouveau contingent vient de quitter Paris pour la ligne de feu. Voici nos alertes fusiliers quittant leur cantonnement, suivis dans la rue par des passants qui les félicitent et les encouragent.

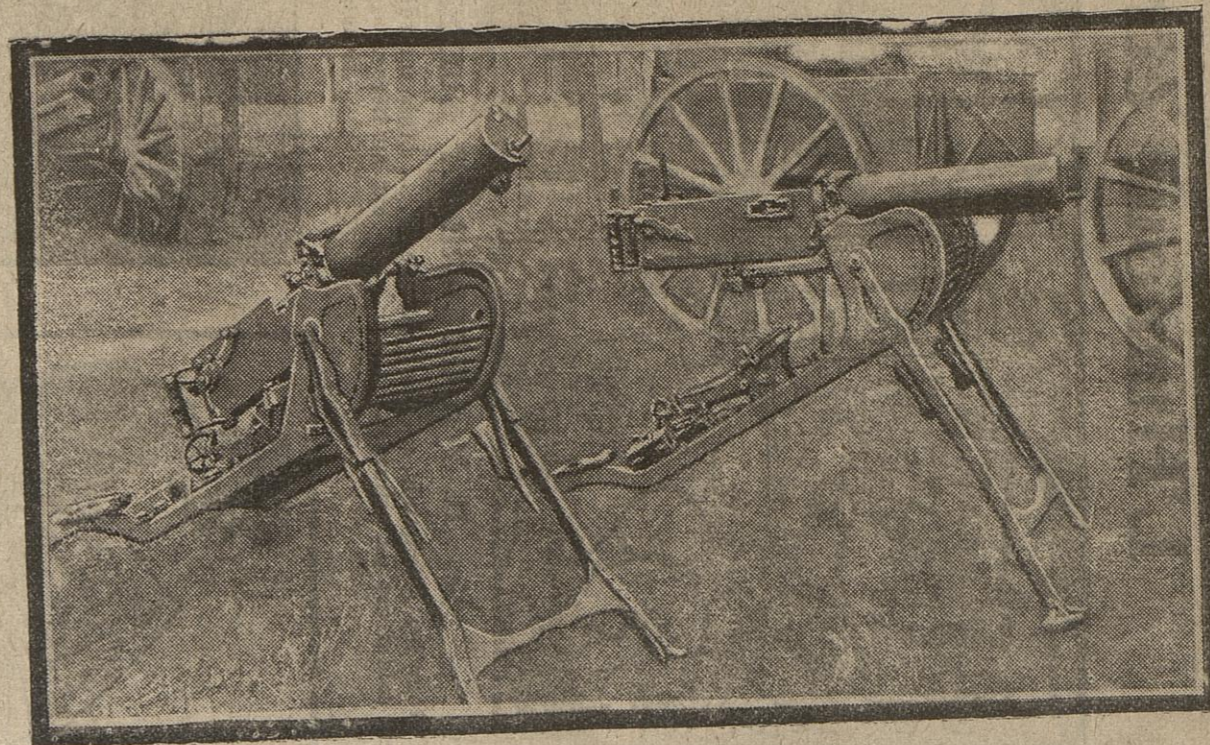
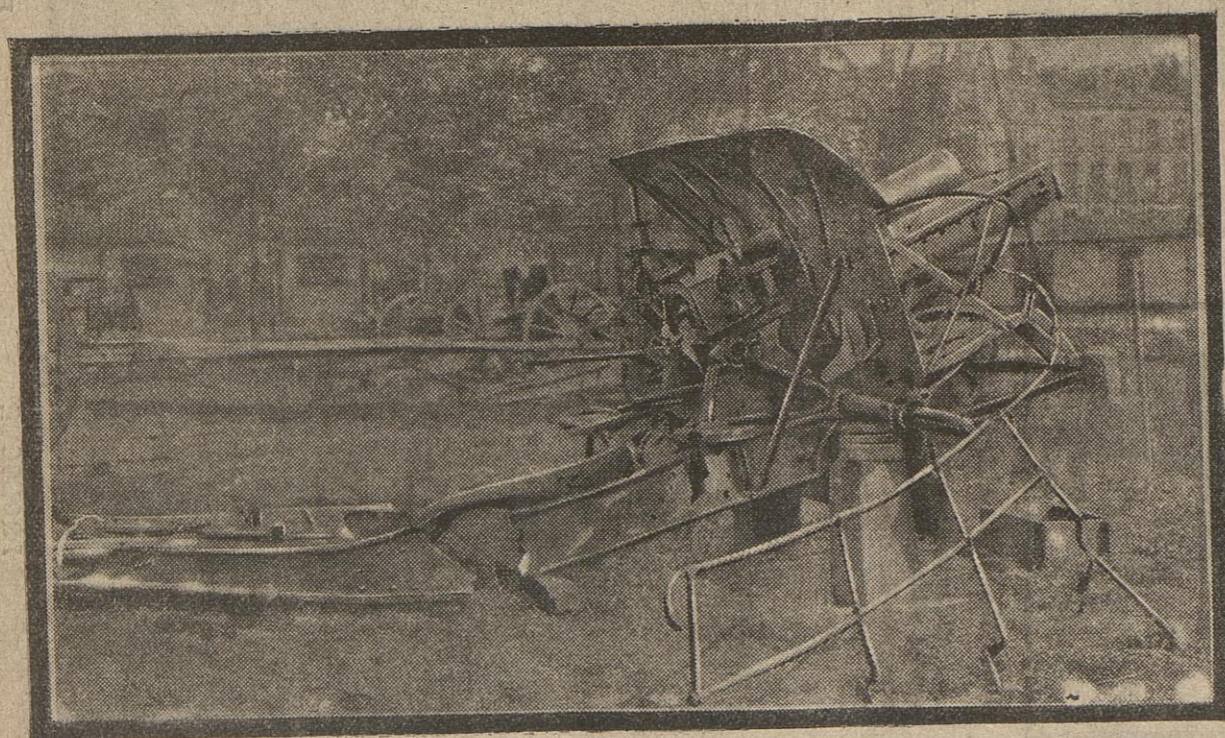


## QUELQUES-UNS DES GÉNÉRAUX NOUVELLEMENT PROMUS



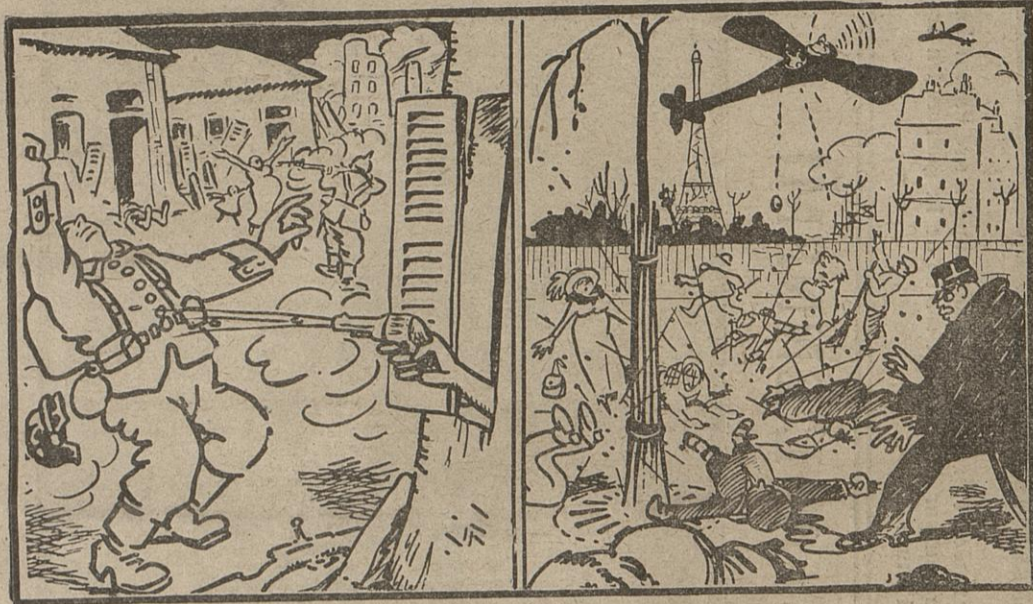
Nombreux sont nos généraux qui se distinguent actuellement sur les champs de bataille. Beaucoup ont été cités à l'ordre du jour de l'armée et promus au grade supérieur. Parmi les récentes nominations, nous relevons celles des généraux de brigade Deligny, Brulard, de Villaret, Bigot et Varin, promus divisionnaires à titre temporaire pour la durée de la guerre. On trouvera ici les photographies de ces grands chefs qui se sont particulièrement distingués devant l'ennemi.

## OBUSIER, CANONS ET MITRAILLEUSES PRIS A L'ENNEMI



En nous cédant du terrain, repoussés par nos courageux soldats, les Allemands abandonnèrent, ces jours derniers encore, un nombreux matériel d'artillerie et quantité de munitions. On voit ici, à gauche, un obusier de 105 muni de son bouclier et mis hors de combat par nos canons. A droite, deux mitrailleuses absolument intactes abandonnées par l'ennemi au moment de sa retraite.

# L'Humour étranger et la Guerre



## IL Y A GUERRE ET GUERRE

Pour les Allemands, un civil qui tue un soldat est un criminel...

... Mais un soldat qui tue des civils est un héros.

(La Campana de Gracia, Barcelone.)



## IL L'EMPORTE

Télégramme illustré du champ de bataille.  
(Furnica.)



## PROPAGANDE ALLEMANDE

Le soldat espagnol (lisant un journal allemand). — Je ne sais pourquoi ils nous embêtent à nous envoyer ces journaux. On n'y comprend rien!

(L'Esquella de la Torralxa, Barcelone.)



## APRES LA RETRAITE

De Bethmann-Hollwég. — Votre Majesté cherche un nouveau chemin pour Paris?

Guillaume. — Du tout! je regarde par où l'on me conduira pour aller à Sainte-Hélène.

(Mucha, Varsovie.)



## ENTRE FAUVES

La Hyène. — Comment vas-tu, ami Tigre?

Le Tigre. — Mal, je m'ennuie; depuis que ces Boches font mon travail, personne ne fait plus attention à moi.

(La Campana de Gracia, Barcelone.)



## PROLOGUE

## EPILOGUE

(Número, Turin.)

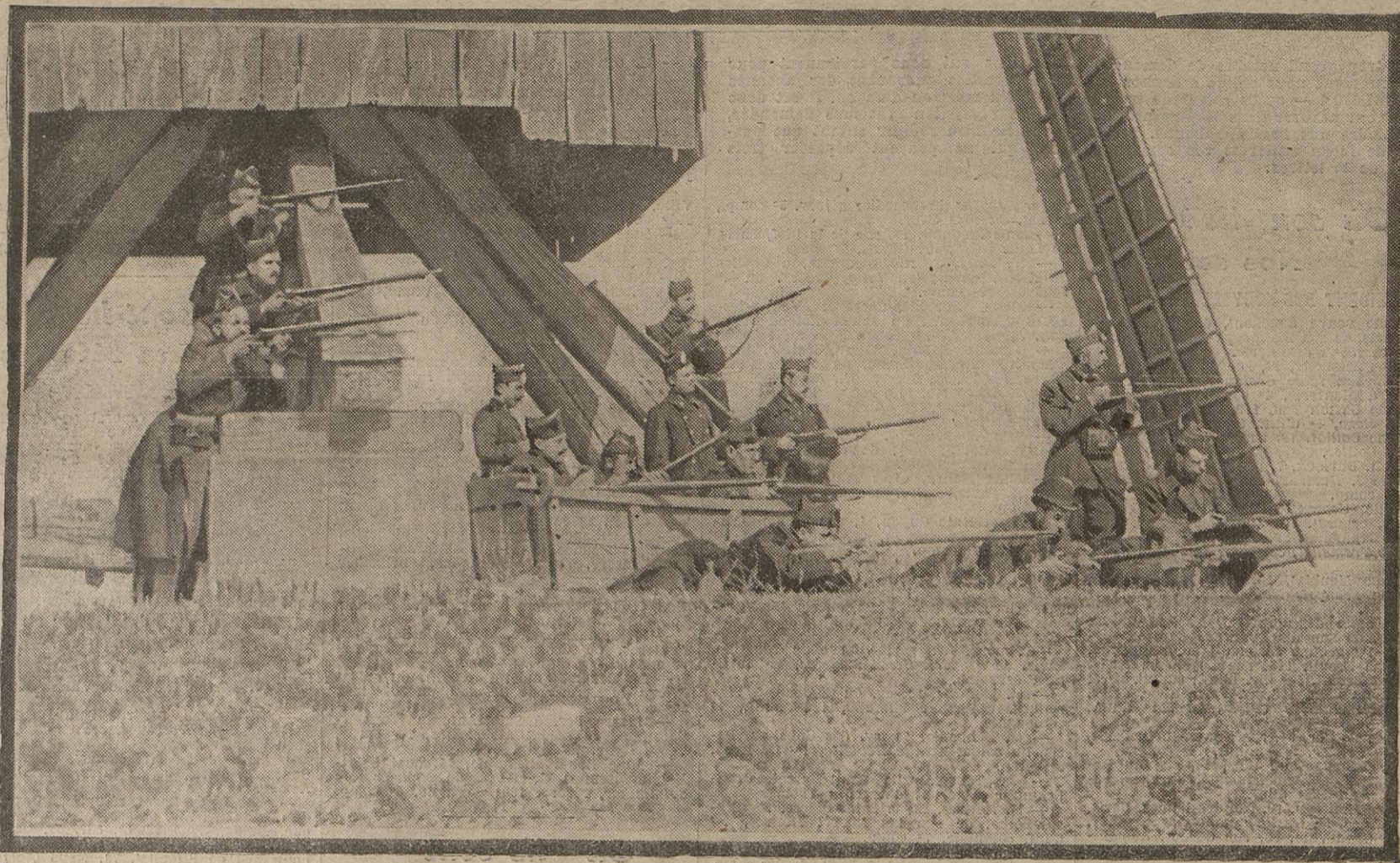


## LES CONQUERANTS DU COFFRE-FORT

(L'Avanti.)

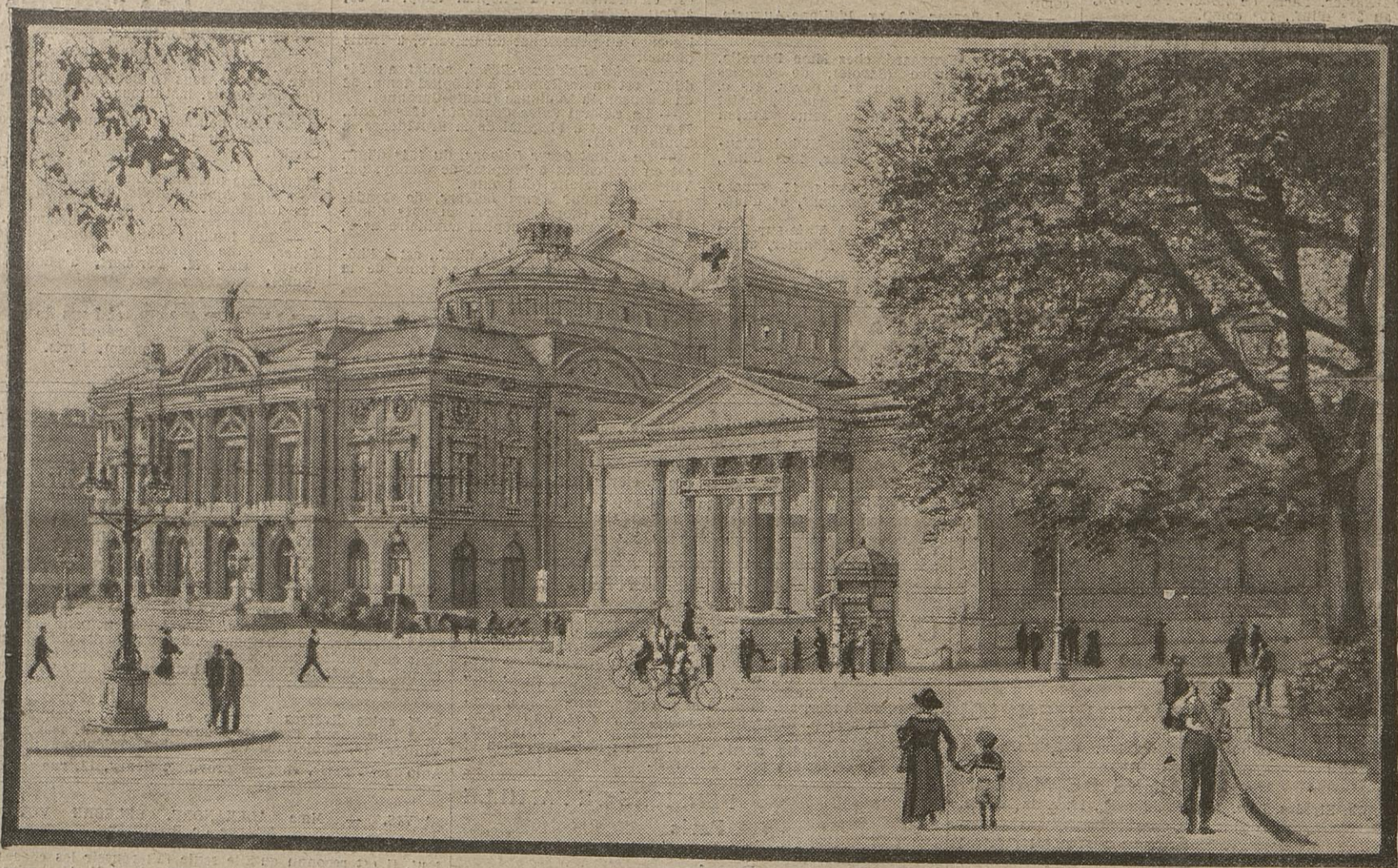


## L'ACTION AUTOUR DE DIXMUDE



Les combats sont toujours d'une extrême violence dans la région de Dixmude. Les Belges tiennent ferme et ont déjà plusieurs fois obligé l'ennemi à céder du terrain. Notre photographie représente la défense d'un moulin par un détachement de soldats alliés.

## L'Agence des Prisonniers de guerre à Genève



On sait que le Comité international de la Croix-Rouge de Genève a pris l'heureuse initiative de rechercher les prisonniers de guerre et de faire parvenir à ces derniers les lettres qui leur sont adressées. Cette agence, qui rend actuellement les plus grands services, est surchargée de demandes, et il faut tout le zèle et tout le dévouement d'un personnel qui travaille nuit et jour pour assurer aussi vite que possible ces échanges de correspondance. On voit ici le local qu'occupe cette agence à Genève.